

Le Père Lagrange ou la miséricorde de la vérité

Bernard Montagnes o. p.

In *La Vie spirituelle*, « Les miséricordieux » mars-avril 1992, n° 699

On se fait une idole de la vérité même ;
car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu,
et est son image et une idole, qu'il ne faut point aimer, ni adorer.
Pascal, *Pensées* (Lafuma, 738)

Que la vérité puisse devenir une idole, voire une idole cruelle, au nom de laquelle les fils les plus fidèles de l'Église n'ont pas été moins tourmentés que les plus déviants, l'histoire de la crise moderniste au temps de Pie X en administre la preuve. Le fondateur de l'École biblique de Jérusalem, même s'il n'a pas été aussi sévèrement matraqué que d'autres savants catholiques, a dû subir une redoutable épreuve de l'obéissance. La vérité, qui est une lumière de nature à libérer l'esprit, peut devenir une arme meurtrière, tout comme elle peut aussi servir de remède bénéfique. En la personne du P. Lagrange, se voit une figure de la miséricorde de la vérité : de la vérité administrée comme le baume du Samaritain plutôt que comme la trique de l'inquisiteur.

La vérité comme tâche à accomplir

Interpréter scientifiquement les Écritures sacrées, étudier la Bible « de préférence dans son sens historique, avec toutes les lumières que l'archéologie, la topographie, la linguistique et aussi la pratique de l'Orient peuvent ajouter à celles de la tradition », telle est la vérité à la recherche de laquelle le Père Lagrange s'est consacré inlassablement depuis 1890 (lorsque fut fondée l'École de Jérusalem) jusqu'en 1938 (lorsque le maître s'éteignit à Saint-Maximin). « L'œuvre la plus utile à l'Église, écrivait-il en 1894, est celle qui touche à la vérité la plus haute et aux fondements de la foi. »

Pour le P. Lagrange, vouer son activité scientifique à la quête de la vérité touchant la Parole de Dieu, ce n'est pas simplement satisfaire pour soi-même une curiosité intellectuelle, c'est aussi exercer pour les autres un ministère apostolique. Car la mission des docteurs n'est pas moins nécessaire à l'Église que celle des pasteurs. Or le P. Lagrange avait compris, dès la fondation de l'École biblique, que les résultats obtenus à Jérusalem en confrontant l'étude des textes à l'observation du pays devaient être diffusés par des publications, soit sous la forme de la *Revue biblique*, dont la publication commencerait en 1892, soit par la collection des *Études bibliques*, qui serait annoncée dès 1900 et inaugurée en 1903. Touchant la diffusion du savoir exégétique, le P. Lagrange en a expliqué la légitimité comme l'opportunité dans l'avant-propos du premier numéro de la *Revue biblique*. Je me réfère à ce texte de 1892 comme à une déclaration de principes dont le P. Lagrange, durant plus de cinquante ans, ne révoquera jamais la teneur.

« La Bible est un livre sacré sans être un livre secret », explique-t-il. Tout en continuant d'habiter le sanctuaire dans son usage liturgique, elle doit aussi en sortir : elle est destinée aux croyants, qui ont à l'interpréter selon les lumières de leur raison et de leur foi, à l'aide de toutes les ressources qu'offre la modernité. Déjà la leçon inaugurale du 15 novembre 1890 y invitait, dans une tonalité lacordairienne sinon pour le style, du moins pour l'inspiration : « Essayons donc, nous qui aimons tant ce que notre temps aime de beau et de bon, de parcourir avec lui la carrière. » Le statut de l'Écriture n'est pas différent de celui des sacrements : « une chose sainte, mais ordonnée par Dieu au salut des âmes », proposée à tous, exposée à la profanation ; « l'intérêt des âmes le veut ainsi ». En ce qui concerne la Bible, « cette chose sainte est la lumière des âmes et je dois la faire luire aux âmes, même s'il faut pour cela qu'elle sorte du sanctuaire », au prix d'une sécularisation. Lui appliquer les méthodes modernes de la critique, en faire l'objet de publications savantes, ce n'est pas seulement lui faire subir le sort commun de tous les textes relevant de l'histoire des religions, c'est aussi la mettre en condition d'éclairer les esprits. Les rédacteurs de la *Revue biblique*, expose Lagrange, sont animés « par un zèle constant pour le salut des âmes » :

Ce qu'ils cherchent [...] c'est la glorification du Livre saint : ils pensent qu'il sera plus vénéré à mesure qu'il sera plus connu. [...] Consacrer une revue aux saints Livres, c'est attester leur importance et leur influence salutaire, sans compromettre leur sainteté.

Cependant est-il opportun de divulguer des connaissances qui risquent de troubler les fidèles accoutumés aux récits merveilleux de

l'histoire sainte, à la lecture naïve du texte biblique ? Toute vérité est-elle bonne à dire ? Les autorités de l'Église ont toujours eu la hantise du scandale des faibles, jamais de celui des forts, disait un de mes maîtres de Louvain. Autre est l'attitude du P. Lagrange. Comme personne ne peut espérer couvrir d'un voile les contestations dont la Bible fait l'objet, mieux vaut les affronter que les éluder :

Vous me dites d'attendre, que la vérité n'a rien à craindre, qu'elle ne peut disparaître, qu'il faut laisser les systèmes humains se renverser les uns les autres, qu'il n'est pas bon d'examiner avec trop de curiosité un livre saint, ni de mettre tant de gens dans le secret de nos luttes. À mon tour, je réponds par l'intérêt des âmes : la vérité ne peut pas disparaître, mais elle peut s'obscurcir dans les esprits, et c'est assez pour que les âmes se perdent.

L'inaction serait plus dommageable « aux intérêts des âmes » que la précipitation. Peut-être la recherche de la vérité semble-t-elle importune, peut-être présente-t-elle « de grands inconvénients pour quelques âmes », ce n'est pas une raison suffisante pour que les savants catholiques se croisent les bras :

S'il est avéré que l'Église, colonne de la vérité, laisse à d'autres le soin de la rechercher, le mal ne sera-t-il pas plus grand encore ? [...] N'est-ce pas une nécessité de montrer que nous n'en avons pas peur ?

Lorsque la crise se fera plus aiguë, après 1904, Lagrange n'hésitera pas à déclarer :

Quelque troublée que soit la situation, elle est moins fatale au catholicisme que la stagnation d'il y a vingt ans. Le pis est qu'on était content de soi, ignorant même les *irrisiones infidelium*¹ dont saint Thomas affirme qu'on doit se garder.

Construire une science du texte sacré, la divulguer auprès de tous ceux qui se posent des questions au sujet de la Bible ne répond donc pas à un objectif exclusivement scientifique ; ou plutôt celui-ci se double d'un objectif apostolique : se préoccuper, ainsi que le fait Lagrange, de « l'intérêt des âmes », affronter « ce qui met en risque le salut des fidèles » relève déjà de la miséricorde de la vérité. Telle intention qui inspire les lignes sur lesquelles se conclut l'article de 1897 sur « l'innocence et le péché » : « Nous ne voudrions pas que des âmes se perdent pour refuser leur adhésion à ce que l'Église ne leur demande pas de croire. » Lagrange savait bien que

¹ [les moqueries des incroyants].

certaines opinions tenues jusque-là pour communes (reçues par tous, mais aussi à recevoir par tous sans discussion) devaient être soumises à révision déchirante, compte tenu de l'état de la science : l'utilité des âmes ne l'imposait pas moins que l'exigence du savoir.

La vérité comme enjeu d'un combat

Lorsque le P. Lagrange entreprend son œuvre à Jérusalem, dans les années 1890, ni l'activité de recherche exégétique ni celle de publication scientifique ne se déroulent sur un fond neutre mais dans une situation conflictuelle. Depuis une cinquantaine d'années, l'enseignement de l'Église catholique au sujet de la Bible subit l'assaut de l'exégèse libérale venue d'outre-Rhin, tandis qu'au sein de la communauté ecclésiale l'affrontement âpre des novateurs et des conservateurs provoque une crise interne. L'offensive que subit l'Église porte un nom d'époque : *la question biblique* (titre d'un article mémorable de Mgr d'Hulst en janvier 1893), qui serait plutôt *la Bible en question*, voir *la Bible à la question*. « Qu'il y ait une question biblique pour les hommes d'Église, écrit Lagrange en 1895, comme il y a une question sociale pour les hommes d'État, c'est ce qu'il est difficile de ne pas reconnaître. » Voilà en effet qu'au nom des progrès de l'orientalisme, dans le domaine de la philologie ou de l'archéologie, est remise en cause la crédibilité de la Bible, est ruinée l'autorité divine que les croyants attribuent aux Écritures. Dès lors l'inquiétude va déstabiliser les esprits, dont Albert Houtin, témoin direct de la crise, décrit le désarroi :

Nombre d'âmes se déclaraient désorientées par l'écho des controverses récentes. Beaucoup consultaient à ce sujet leur directeur ; mais l'embarras trop visible que produisaient leurs questions redoublait leur étonnement et leur frayeur. Beaucoup, pour la première fois, ouvraient une Bible. Les uns y perdaient la foi ; d'autres refermaient le livre en hâte, avec la résolution de ne plus penser à un sujet si troublant.

Que faire pour parer au danger, bien réel pourtant ? Se protéger de l'agression par l'état de siège (ainsi que font les autorités de l'Église en prenant des mesures de sécurité) ou porter l'offensive sur le terrain de l'adversaire (ainsi que l'entreprend Lagrange en cherchant à la question biblique une solution scientifique) ? De toute manière, la première solution, celle de la prudence pastorale, ne suffit ni à prémunir les jeunes contre la séduction de la nouveauté ni encore moins à résoudre les problèmes de fond posés par les chercheurs. La crise ne ferait que s'aggraver si, à des questions intellectuelles, il n'était proposé d'autre remède que des mesures de police. Dès 1895, le P. Lagrange en était convaincu :

Cette question biblique comporte une solution scientifique, c'est ce que l'encyclique *Providentissimus* rappelait naguère : le fondement du théologien est l'autorité inébranlable de la parole de Dieu, mais il a le devoir de demander à la science la réponse aux questions que la science soulève.

Qui reste sur le chemin bien balisé des positions traditionnelles n'y remporte que d'illusoires victoires : à vaincre sans péril, on triomphe sans effet. « Si on veut accepter la lutte sur le terrain des adversaires et satisfaire à leurs objections », comme il va de soi pour le P. Lagrange, on doit soumettre à examen critique les positions anciennes et subir le feu des questions nouvelles. À cette condition seulement progressera la science des Écritures, en s'enrichissant à la fois, comme le dit Lagrange, « de ce qu'elle acquiert de nouveau et de ce qu'elle abandonne de vieilli ».

Trop respectueux encore de l'autorité de l'Église selon les uns, trop prompt à liquider l'héritage du passé selon les autres, Lagrange se trouve engagé dans un difficile combat sur deux fronts. Les modernistes l'accuseront de ne pas aller jusqu'au bout des exigences de la critique, les intégristes le suspecteront de connivence avec l'ennemi. Or rien ne pouvait être pire, au sein de l'Église d'alors, que de passer pour le cheval de Troie de l'exégèse protestante. Pourtant Lagrange ne s'était pas engagé à la légère sur ce terrain périlleux. « C'est en toute connaissance de cause, répétait-il volontiers après saint Jérôme, que j'ai plongé la main dans le brasier : *sciens et prudens manum misi in ignem.* » Il se fût moins exposé à recevoir des coups de tous côtés en se cantonnant dans une œuvre d'érudition vouée à l'orientalisme. Mais pouvait-il désertier le champ de bataille dès lors que la valeur religieuse de la Bible était en cause ? Pour défendre la vérité de la parole de Dieu, le P. Lagrange n'hésitera jamais à sacrifier sa tranquillité et à poursuivre une carrière dangereuse. Si, après 1907, il est amené à renoncer à l'Ancien Testament, c'est que les autorités de l'Église lui imposent de quitter ce domaine qu'elles estimaient trop risqué. Loin de renoncer aux Écritures, le P. Lagrange se consacre alors à l'exégèse des évangiles et à l'histoire de Jésus : ce n'était pas non plus un sujet de tout repos.

Ses supérieurs reprochent-ils au P. Lagrange d'aller trop vite en éclaircisseur, d'avoir raison trop tôt, de s'engager dans des positions prématurées, lui estime que les urgences du moment ne permettent pas d'atermoyer. « Est-ce vraiment ainsi [en cédant à un opportunisme à courte vue] que l'on sert la vérité et les âmes qui risquent de se heurter et de périr ? N'est-ce pas au présent à préparer l'avenir ? » Lagrange se juge débiteur envers tous ceux dont la crise de l'intelligence chrétienne a ébranlé la foi sans qu'ils aient reçu d'apaisement sérieux. L'engouement pour la

nouveauté entraînait à la dérive une partie du jeune clergé. Or ceux qui souffraient cruellement du retard culturel que leur Église avait à rattraper, la police des esprits pouvait les brider, mais seule la lumière de la vérité pouvait les apaiser : jamais des mesures de sécurité ne tiendraient lieu de réponse aux difficultés soulevées. Le cœur compatissant du P. Lagrange partageait leur épreuve, à laquelle la miséricorde de la vérité pouvait porter remède. Dès 1905, alors que la crise n'avait pas encore atteint son acmé, au maître de l'ordre qui se répandait en doléances sur le désarroi des esprits, Lagrange répondait :

Je ne puis m'empêcher de constater le mal que vous me signalez dans les jeunes prêtres, les séminaristes, et qui est probablement beaucoup plus profond que vous ne pensez, qui peut conduire à des révoltes, au moins intérieures, et perdre bien des âmes de prêtres, et qui ne cessera, sauf les grâces extraordinaires de Dieu, que lorsque les esprits auront retrouvé leur calme en voyant l'Église tolérer une exégèse sérieuse, de bonne foi, qui certes aura ses défauts et ses erreurs de détail, mais qui respectera le dogme en montrant assez de souci de la vérité.

La vérité comme exigence d'une orthodoxie

L'erreur, dès qu'elle compromet la signification religieuse de la parole de Dieu, n'est pas une déviation idéologique par rapport à la ligne doctrinale que fixe l'autorité de l'Église, elle est une hérésie pernicieuse qui coupe de la vérité du salut et qui met en péril les croyants. Le P. Lagrange n'a jamais mis en doute non seulement le droit, mais aussi le devoir, pour le magistère doctrinal à qui est confiée la parole de Dieu, de parer au désarroi des esprits par des moyens dont lui seul apprécie l'opportunité. Aussi le P. Lagrange a-t-il considéré que les actes solennels de Pie X en 1907, le décret *Lamentabili* du 3 juillet puis l'encyclique *Pascendi* du 8 septembre, apportaient une clarification souhaitable en traçant les limites d'une orthodoxie. Il a été de ceux pour qui la réaction de Pie X constitua (ainsi que le reconnaissait Mgr Jean-Julien Weber pour sa propre génération) « non pas un scandale, mais un soulagement et un *confirmatur* ». Pour sa part, le P. Lagrange se déclarait très satisfait. Dans une lettre inédite au P. Bernard Allo, le 19 décembre 1907, il précisait sa position :

Il est certain pour tous ceux qui nous connaissent que nous n'avons aucune peine à adhérer à la condamnation du modernisme tel que le pape l'entend. Mais quelques aigrefins cherchent à nous englober dans ce mouvement [...]. D'autre part, comme on reproche précisément aux modernistes – et avec raison –, de

dissimuler leurs idées sous les apparences de la soumission, je ne vois plus qu'une ressource : marcher loyalement sous l'œil de Dieu, sans provoquer personne, mais sans aduler non plus.

Que la condamnation doctrinale se soit accompagnée de mesures disciplinaires trop brutales, parfois injustes, d'allure policière (contrôle préalable des écrits, enquêtes inquisitoriales sur les enseignants, mise à l'écart des chercheurs, délation méthodiquement organisée par Benigni, procédure secrète du Saint-Office), Lagrange le déplorait, sans toutefois s'ériger en juge de la manière dont le pape gouvernait l'Église. Lagrange savait bien que le modernisme étouffé n'était pas, pour autant, le modernisme réfuté.

Et que Dieu assiste le Saint-Père, écrivait-il le 9 juin 1907, car dans la crise redoutable qui s'est ouverte, il importe plus de frapper juste que de frapper fort, et il serait bien fâcheux que cela parût une lutte entre l'intelligence et la hiérarchie.

De la dureté inflexible avec laquelle le modernisme a été réprimé au temps de Pie X, Lagrange en a été lui-même victime. Le « mauvais visage » de Rome, de cette « Rome despotique, sans entrailles, sans scrupules » que stigmatisait Loisy, Lagrange en a fait l'expérience éprouvante. Des menaces aux sanctions, aucune avanie ne lui a été épargnée. « Il est à craindre, déclarait Pie X à l'archevêque de la Nouvelle-Orléans en juin 1909 : « En cette matière, soyez dur, lui recommandait-il ; vous pouvez être assuré de l'appui du Saint-Siège. » Sa cause confondue avec celle de Loisy, plusieurs de ses publications supprimées (notamment l'important commentaire de la Genèse), l'étude de l'Ancien Testament dont il est détourné à partir de 1907, l'ensemble de son œuvre exégétique qui est désavoué publiquement en 1912 : d'amères tribulations n'ont pas manqué au P. Lagrange, autant d'occasions de témoigner d'une fidélité indéfectible. Les exigences de la vérité n'auraient pas dû contredire les requêtes du cœur.

Quand je pense à l'accueil plein de bonté que fit Pie X à ma soumission de 1912, je me dis que si je lui avais écrit alors [en 1909] une lettre filiale, pour lui ouvrir mon cœur plus complètement que je ne l'avais fait jusqu'alors, ses soupçons se seraient peut-être évanouis. Je me suis condamné à ne rien faire qui parût être une *captatio benevolentiae*. Et que pouvait une lettre contre des attaques sans cesse renouvelées auprès de Sa Sainteté ? Se justifie-t-on contre des soupçons d'hypocrisie ? Dieu seul sonde les reins et les cœurs.

Mgr Mignot, dans une lettre écrite peu après le décès du pape antimoderniste, tenait Pie X pour un saint, « mais ses idées absolues

paralysaient sont cœur : il a brisé bien des âmes qu'un peu de bonté eût maintenues dans le droit chemin ». Or le P. Lagrange n'aurait pas fait chorus avec l'archevêque d'Albi pour reprocher à Pie X d'avoir davantage manié les verges qu'usé de miséricorde. Même envers Loisy, puisque à Mgr Sevin, dans un propos jusqu'à maintenant demeuré enfoui dans les papiers de Lagrange, le pape avait recommandé : « Vous serez bon avec lui ; bon, très bon ; paternel, plus que paternel ; s'il fait un pas vers vous, vous en ferez deux vers lui. »

Lors de la répression du modernisme, Lagrange se trouvait du côté des victimes plutôt que du côté des dénonciateurs. La justice lui faisait un devoir non seulement de reconnaître la part de vérité qu'il découvrait chez les adversaires de l'Église, mais aussi de discerner la part d'erreur (ou parfois de niaiserie) qu'il percevait parmi les fidèles de l'Église. À l'égard de Loisy, « dont le caractère n'impose pas moins le respect que la science », écrivait-il en 1903, il estimait préférable de discuter avec soin ses raisons que de réprouver en bloc sa position. Pour autant, la vérité ne perdait jamais ses droits : « Il ne faut pas que la charité remplace la justice », notait-il le 15 mars 1932, à propos de l'indulgence, excessive à son sens, dont le P. Lebreton avait fait preuve envers les *Mémoires* de Loisy.

Mais le P. Lagrange n'est pas de la race de ces gardiens hargneux de l'orthodoxie qui se complaisent à prendre autrui en défaut. La vérité qu'il sert n'est pas destinée à devenir une arme meurtrière : c'est celle du salut en Jésus Christ, lumière amour. Le P. Lagrange – le sait-on assez ? – s'inspire de Lacordaire, dont il partage l'amour de son siècle : accueillir plutôt que refuser ce que notre temps offre de meilleur pour l'intelligence de la parole de Dieu, voilà ce qui fait de lui un héritier spirituel de Lacordaire. Plutôt qu'un inquisiteur à l'affût de quelque hérésie à pourfendre, on verrait mieux en Lagrange un adepte de cet ordre de la Merci pour libérer les vérités captives, ordre rêvé par Maritain, dont les confrères devraient avoir l'esprit dur mais le cœur doux. Lagrange eût pu s'approprier la profession de foi qu'avait exprimée Lacordaire devant les misères infligées à Bautain :

Personne plus que moi n'estime à son prix la pureté de la doctrine, et j'ose dire que chaque jour j'en deviens plus jaloux pour moi-même ; mais la charité dans l'appréciation des doctrines est le contrepoids absolument nécessaire de l'inflexibilité théologique. Le mouvement du vrai chrétien est de chercher la vérité et non l'erreur dans une doctrine, et de faire tous ses efforts pour l'y trouver, tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines.

En vrai fils de saint Dominique, qui portait la détresse des pécheurs dans le sanctuaire intime de sa compassion, Lagrange a eu pitié du désarroi

des esprits ébranlés par la critique biblique. Pour leur venir en aide, il n'a pas recherché de meilleur remède que celui de la vérité. La miséricorde de la vérité : par ce que le P. Lagrange a eu lui-même à endurer, il en est devenu un témoin crédible². ♦

www.mj-lagrange.org

² Bien que les textes cités ici se rapportent tous à la période d'avant 1914, les orientations spirituelles qui s'y dessinent n'ont cessé d'inspirer le P. Lagrange sa vie durant ; elles étaient si bien partagées par le P. Louis-Hugues Vincent, le disciple, l'ami et le confident par excellence, directeur de la *Revue biblique* en 1937, que celui-ci définissait ainsi la politique de la revue : « Si la défense catholique se restreint à ignorer – ou à faire comme si elle ignorait – les attaques de plus en plus acharnées des soi-disant « critiques indépendants », sur le terrain biblique, il y aura certainement de plus en plus d'âmes dans le trouble et finalement en péril de désertir l'Église et la foi. Du moins voudrais-je profiter de cette occasion pour vous renouveler de toute mon âme l'assurance que la *Revue biblique* n'envisage autre chose, en son labeur désintéressé, que le bien des âmes, l'honneur de l'Église et de l'ordre. » (Au P. Raymond Louis, assistant français du maître de l'ordre, 21 novembre 1937).